

DE LA DEMOISELLE QUI ÉTAIT PLUS AVISÉE QUE L'EMPEREUR

Il y avait une fois un pauvre homme qui vivait dans une cabane : il n'avait avec lui qu'une fille, mais elle était très avisée. Elle allait partout chercher des aumônes et apprenait aussi à son père à parler avec sagesse et à obtenir ce qu'il lui fallait. Un jour il advint que le pauvre homme alla vers l'Empereur, et le pria de lui donner quelque chose.

L'Empereur, surpris de la façon dont parlait ce mendiant, lui demanda qui il était et qui lui avait appris à s'exprimer de la sorte.

— C'est ma fille, répondit-il.

— Et ta fille, qui donc l'a instruite ? demanda l'Empereur ; à quoi le pauvre homme répondit :

— C'est Dieu qui l'a instruite, ainsi que notre extrême misère.

Alors l'Empereur lui donna trente œufs et lui dit :

— Porte ces œufs à ta fille, et dis-lui qu'elle m'en fasse éclore des poulets ; si elle ne les fait pas éclore, mal lui en adviendra.

Le pauvre homme rentra tout pleurant dans sa cabane et conta la chose à sa fille. La fille reconnut de suite que les œufs étaient cuits ; mais elle dit à son père d'aller se reposer et qu'elle aurait soin de tout. Le père suivit le conseil de sa fille et se mit à dormir ; pour elle, prenant une marmite, elle l'emplit d'eau et de fèves et la mit sur le feu ; le lendemain, quand les fèves furent bouillies, elle appela son père, lui dit de prendre une charrue et des bœufs et d'aller labourer le long de la route où devait passer l'Empereur :

— Et, ajouta-t-elle, quand tu verras l'Empereur, prends des fèves, sème-les et dis bien haut : « Allons, mes bœufs, que Dieu me protège et fasse pousser mes fèves bouillies ! » Et si l'Empereur te demande comment il est possible de faire pousser des fèves bouillies, réponds-lui : « Cela est aussi aisé que de faire sortir un poulet d'un œuf dur. »

Le pauvre homme fit ce que voulait sa fille ; il sortit, il laboura, et, quand il vit l'Empereur, il se mit à crier :

— Allons, mes bœufs, que Dieu me protège et fasse pousser mes fèves bouillies !

Dès que l'Empereur entendit ces mots, il s'arrêta sur la route et dit aussitôt :

— Pauvre fou, comment est-il possible de faire pousser des fèves bouillies ?

Et le pauvre homme répondit :

— Gracieux Empereur, cela est aussi aisé que de faire sortir un poulet d'un œuf dur.

L'Empereur devina que c'était la fille qui avait poussé le père à agir de la sorte ; il dit à ses valets de prendre le pauvre homme et de l'amener devant lui ; puis il lui remit un petit paquet de chanvre et dit :

— Prends cela, tu m'en feras des voiles, des cordages, et tout ce dont on a besoin pour un vaisseau, sinon je te ferai trancher la tête.

Le pauvre homme prit le paquet dans un grand trouble, et retourna tout en larmes vers sa fille à laquelle il conta ce qui s'était passé ; sa fille lui dit d'aller dormir, en lui promettant qu'elle arrangerait tout. Le lendemain, elle prit un morceau de bois, éveilla son père et lui dit :

— Prends cette allumette et porte-la à l'Empereur ; qu'il m'y taille un fuseau, une navette et un métier, après cela je lui ferai ce qu'il a demandé.

Le pauvre homme suivit encore une fois le conseil de sa fille ; il alla trouver l'Empereur, et lui récita tout ce qu'on lui avait appris.

Quand l'Empereur entendit cela, il fut étonné, et chercha ce qu'il pourrait faire ; puis, prenant un verre à boire, il le donna au pauvre en disant :

— Prends ce verre, porte-le à ta fille, afin qu'elle m'épuise la mer et qu'elle en fasse un champ à labourer.

Le pauvre homme obéit en pleurant, et porta le verre à sa fille en lui redisant mot pour mot les paroles de l'Empereur. Et sa fille lui dit qu'il attendît au lendemain, et qu'elle arrangerait toute chose. Le lendemain matin elle appela son père, lui donna une livre d'étoupes, et lui dit :

— Porte ceci à l'Empereur pour qu'il étoupe toutes les sources et toutes les embouchures de tous les fleuves de la terre, après cela je lui dessécherai la mer.

Et le pauvre homme alla tout redire à l'Empereur.

Alors celui-ci vit bien que la demoiselle en savait plus que lui ; il ordonna qu'on la fit venir, et, quand le père eut amené sa fille, et que tous deux eurent salué l'Empereur, ce dernier dit :

— Ma fille, devinez ce qu'on entend de plus loin.

Et la demoiselle répondit :

— Gracieux Empereur, ce qu'on entend de plus loin, c'est le tonnerre et le mensonge.

Alors l'Empereur prit sa barbe dans sa main, et se tournant vers ses conseillers :

— Devinez, leur dit-il, combien vaut ma barbe.

Et, quand ils l'eurent tous estimée, l'un plus et l'autre moins, la demoiselle leur soutint en face qu'aucun d'eux n'avait deviné, et elle dit :

— La barbe de l'Empereur vaut autant que trois pluies dans la sécheresse de l'été.

L'Empereur fut ravi, et dit :

— C'est elle qui a le mieux deviné.

Et il lui demanda si elle voulait être sa femme, ajoutant qu'il ne la lâcherait pas qu'elle n'eût consenti.

La demoiselle s'inclina et dit :

— Gracieux Empereur, que ta volonté soit faite ! Je te demande seulement d'écrire sur une feuille de papier, et de ta propre main, que si un jour tu deviens méchant pour moi, et que tu veuilles m'éloigner de toi et me renvoyer de ce château, j'aurai le droit d'emporter avec moi ce que j'aimerai le mieux.

L'Empereur y consentit, et lui en donna un écrit cacheté de cire rouge et timbré du grand sceau de l'Empire.

Après quelque temps il arriva en effet que l'Empereur devint si méchant pour sa femme, qu'il lui dit :

— Je ne veux plus que tu sois ma femme ; quitte mon château, et va où tu voudras.

L'Impératrice répondit :

— Illustre Empereur, je t'obéirai ; permets-moi seulement de passer encore une nuit ici ; demain je partirai.

L'Empereur lui accorda cette demande, et alors l'Impératrice, avant de souper, mit dans le vin de l'eau-de-vie et des herbes odorantes ; puis elle engagea l'Empereur à boire en lui disant :

— Bois, Empereur, et sois joyeux ; demain nous nous quitterons, et, crois-moi, je serai plus gaie que le jour où je me suis mariée.

L'Empereur n'eut pas plutôt bu ce breuvage qu'il s'endormît ; alors l'Impératrice le fit mettre dans une voiture qu'on tenait toute prête, et elle l'emmena dans une grotte taillée dans le rocher. Quand l'Empereur se réveilla dans cette grotte et vit où il se trouvait, il s'écria :

— Qui m'a conduit ici ?

À quoi l'Impératrice répondit :

— C'est moi qui t'ai conduit ici.

Et l'Empereur lui dit :

— Pourquoi as-tu fait cela ? Ne t'ai-je pas dit que tu n'étais plus ma femme ?

Mais alors elle lui tendit la papier en disant :

— Il est vrai que tu m'as dit cela, mais vois ce que tu m'as accordé par ce papier. En te quittant, j'ai le droit d'emporter avec moi ce que j'aime le mieux dans ton château.

Quand l'Empereur entendit cela, il l'embrassa et retourna dans son château avec elle pour ne plus la quitter.

— À merveille, monsieur le conteur, lui dis-je ; je retire ce que j'avais dit sur les dames de Dalmatie ; en revanche, je vois qu'aux bords de l'Adriatique comme au Sénégal et peut-être ailleurs, ce sont les femmes qui sont maîtresses au logis. Ce n'est pas un mal. Heureuses celles qui exercent ce doux empire ! plus heureux ceux qui se laissent gouverner !

— Pas du tout, reprit mon Dalmate toujours prêt à me donner un démenti ; chez nous, ce sont les hommes qui sont maîtres à la maison ; nous dînons seuls à table, et notre femme, debout, derrière nous, est là pour nous servir.

— Ceci ne prouve rien, répondis-je ; il y a plus d'un homme qui, marié ou non, obéit à qui le sert ; l'esclave n'est pas toujours celui qui porte la chaîne.

— S'il vous faut une preuve, s'écria mon incorrigible Dalmate, écoutez ce que mon père m'a conté. J'ai toujours soupçonné que l'excellent homme était le héros de cette histoire.

— Encore un conte ! repris-je avec impatience.

— Seigneur, me dit-il, c'est le dernier et le meilleur ; nous voici en vue des bouches du Danube, demain nous nous quitterons pour ne plus nous revoir ici-bas.

Écoutez donc avec patience une dernière leçon.

